Impressions : gentillesse et gigantisme

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **16 (1986)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

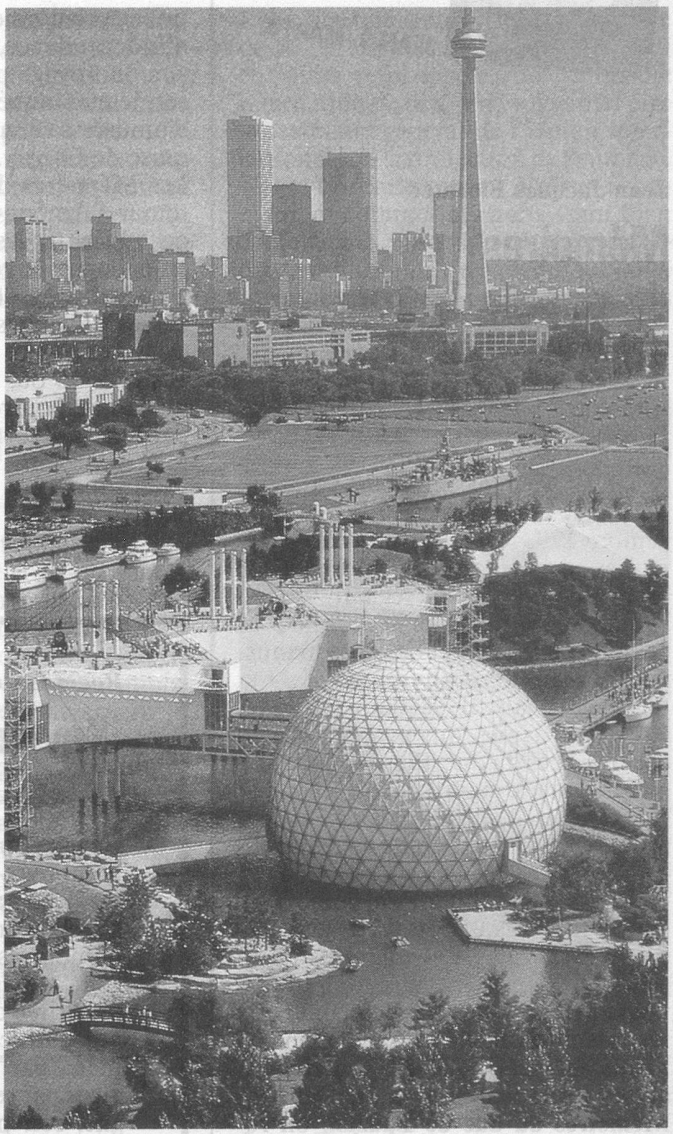
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MYRIAM CHAMPIGNY

Gentillesse et gigantisme



Je voudrais dire, raconter Toronto. Je viens d'y passer huit jours. Mais peut-on, en une page, décrire une vingtaine de villes? Car c'est ça, Toronto. C'est comme si l'on avait joint Rolle à Marseille, Tartegnin à New York et que l'on en ait fait une seule maxi-cité, une ville tentaculaire traversée de part en part par des super-autoroutes grâce auxquelles on peut se rendre, en une heure ou deux, à son lieu de travail ou chez des amis ou chez son dentiste. Rien n'est près de rien, tout est loin de tout. Les quartiers se suivent et ne se ressemblent pas. Un moment d'inattention et voilà que les gratte-ciel ont disparu pour être remplacés par des maisonnettes en bois peint plantées dans leur pelouse. On croit alors avoir quitté la ville, mais un quart d'heure plus tard ce seront les tours du style cages à lapins — certaines luxueuses, d'autres modestes — flanquées de gigantesques centres commerciaux, de stations-services, de hangars, de Macdonalds, de super-hypermarchés... (pour une impression plus précise, se référer à n'importe quel film américain de série B). Et puis, à nouveau, quelques kilomètres plus loin, de paisibles quartiers résidentiels qui seront suivis, à leur tour, de buildings ultramodernes serrés, tassés les uns contre les autres. Tout cela, ce défilé hétéroclite et ininterrompu, c'est Toronto. Si je ne me trompe, cette cité étonnante fait quarante kilomètres de large. (C'est comme si, lorsqu'on arrive à Morges, on se trouvait toujours à Genève.)

Sur la terre canadienne, c'est à Toronto, m'a-t-on dit, que la population est la plus franchement interraciale et multiculturelle. Je ne peux vous donner de chiffres exacts, mais j'ai croisé tant d'Asiatiques et tant de Noirs, j'ai parlé à tant de gens à l'accent étranger que j'ai pu me rendre compte du grand nombre d'immigrés — plus ou moins récents — qui «cohabitent» avec les Canadiens de langue maternelle anglaise. Je pense à ce chauffeur de taxi, jeune Soviétique venu au Canada il y a cinq ans comme joueur de football professionnel et qui attendait impatiemment sa naturalisation. Et cet autre chauffeur de taxi, un Afghan celui-là, qui me porta mes bagages à travers tout l'aéroport sans vouloir de rétribution mais me demanda à plusieurs reprises: «Je vous en prie, dites bien aux Suisses combien mon peuple souffre, il faut qu'on le sache, il faut qu'on comprenne...». Et puis le coiffeur italien qui voulait savoir s'il y avait une frontière entre la Suisse italienne et la Suisse allemande et si la monnaie était la même... Et puis la petite vendeuse ravissante (elle avait sûrement du sang indien) qui, sans sourire commercial ni courtoisie artificielle, me posait des questions sur le travail que j'étais venue faire et me souhaita bon courage et bonne chance lorsque je ressortis du magasin sans avoir rien acheté — ce qui me gêna un peu... Je me souviens aussi de la caissière du drugstore, tout attristée, presque indignée, que je ne reste pas plus longtemps dans son pays: «J'espère **tout de même** que vous prendrez le temps de voir un peu les environs...». Et enfin, l'employé de banque, au guichet du Change, qui commentait malicieusement ma maladresse à compter les dollars et me souhaita «bon séjour» avec une «amicalité» (pardon pour le néologisme) touchante, inattendue.

Là-bas j'ai trouvé plus et mieux que la politesse et la correction: la gentillesse. Plus et mieux que la simple curiosité: le goût de la communication avec l'autre, l'intérêt sincère pour tout ce qui concerne l'interlocuteur, surtout si celui-ci vient de l'étranger. Ce sont ces qualités humaines qui m'ont tellement plu. C'était comme des petites flammes réconfortantes, familières, dans l'anonymat et le gigantisme un peu effrayant de cette ville éclatée, Toronto.

M. C.